

LE CONFLIT ENTRE LES DÉFENSEURS DES ANIMAUX ET LES FOURREURS

Jacqueline Milliet
Paris, France

La présente contribution se donne pour tâche de comprendre pourquoi le conflit entre les défenseurs des droits des animaux et les fourreurs prend souvent une tournure émotionnelle. Elle analyse, d'une part, les premiers résultats d'une enquête ethnologique auprès des fourreurs en Suisse et, d'autre part, les pamphlets, tracts et organes périodiques qui alimentent le débat des protagonistes.

Quelles valeurs les fourreurs incarnent-ils et quels messages leurs détracteurs cherchent-ils à promouvoir? Cela ne date pas d'hier que, portée à l'endroit ou à l'envers, la peau velue des animaux renvoie à la diversité des ordres du réel, au sauvage et au domestique, au féminin et au masculin, au profond besoin d'établir une frontière entre la nature et la société et, par conséquent, à la difficile gestion des mouvements de rapprochement et d'éloignement de la nature, mouvement dont les animaux – et les femmes – sont des modalités importantes: où finit la nature et où commence la culture? Il n'est pertinent de se poser cette question que si on la considère comme un instrument de méthode de la sociologie moderne permettant de comprendre que les gens pensent la nature selon le mode sur lequel ils se pensent eux-mêmes dans leur relation avec les choses qui les entourent.

Pour décrire la manière dont la société occidentale moderne répond au problème que pose la distinction entre l'état de nature et l'état de société, il faut se confronter synchroniquement aux discours sur les animaux et aux pratiques sociales, celles-ci ne respectant pas systématiquement les règles claironnées par les systèmes normatifs. Au niveau normatif d'abord, les fourreurs et les zélateurs de la cause animale occupent des positions philosophiques distinctes qui portent sur la reconnaissance ou la critique de la tradition anthropocentrique à l'égard des animaux et de la nature. Ensuite, chaque attitude morale doit trouver à s'appliquer socialement par le biais de lois et de comportements qui réglementent les interventions sur les animaux.

Si l'élevage d'animaux familiers n'est pas nouveau et ne se limite pas à notre société, l'engouement populaire pour les animaux familiers dans le monde moderne se manifeste dès la révolution industrielle. On assiste à une spécialisation des animaux: certains ne produisent plus que du lait ou de la viande, d'autres plus que du plaisir, d'autres enfin sont utilisés dans des laboratoires par la science. Il faut remarquer que c'est au milieu du XIX^e siècle qu'apparaissent la Société protectrice des Animaux et le manteau de fourrure destiné à l'usage exclusif des femmes. L'explication selon laquelle le manteau de fourrure serait une conséquence logique de l'expansion de la mode destinée principalement aux femmes demande à être

étayée: Peut-être faut-il relier ce phénomène à la sacralisation du rôle privé, familial et maternel de la femme à la même époque. Ce corps féminin considéré comme un vestige naturel dans un monde de plus en plus artificiel, se déplace ostensiblement revêtu d'une seconde peau¹.

Lorsqu'on parlait de protection des animaux au XIX^e siècle, il ne pouvait être question que des animaux domestiques. Par contre, le parrainage actuel de la nature s'adresse plutôt aux espèces sauvages menacées par les excès de la chasse et l'exploitation commerciale et industrielle intensive du globe.

Dans les esprits, malgré le fait qu'environ 90% des animaux à fourrure sont élevés industriellement – probablement aussi à cause de l'ampleur de l'élevage industriel –, les animaux utilisés par les fourreurs continuent d'appartenir au monde sauvage et subissent un processus de familiarisation par lequel leurs congénères élevés dans des conditions artificielles seront moins concernés. Pour que les animaux acquièrent un statut de compagnons, un mouvement d'identification à leur égard est nécessaire, mouvement qui passe aussi bien par la reconnaissance philosophique que par l'application de techniques domesticatoires de familiarisation. Une des particularités de l'élevage des animaux familiers consiste à rendre l'animal dépendant tout en le miniaturisant afin de l'enfermer dans le rôle de l'enfant perpétuel². Les photographies de bébés phoques et de renardeaux couramment employées dans les campagnes antifourrure jouent délibérément avec un sentiment de protection. Pour qu'un animal soit familier, il ne doit en aucun cas travailler, ni être tué. Il n'est pas non plus question d'exploiter sa dépouille. Or, c'est ce qui arrive aux animaux à fourrure. Ses opposants rappellent l'interdit qui protège les animaux familiers, quand ils jettent l'anathème aussi bien sur les fourreurs, qui écorchent les corps, que sur les femmes, qui portent ces peaux sur le dos.

Le fourreur endosse l'habit d'un personnage qu'il n'est pas. Il n'est ni celui qui extermine ou qui décharne, ni celui qui se salit à tanner ou qui pollue à teindre. En effet, du trappeur au marchand, s'égrène un grand nombre d'actions techno-culturelles qui transforment l'animal vivant en dépouille luxueuse et à partir desquelles s'organise un réseau commercial complexe. Le commerce des fourrures fait faire un tortueux voyage aux sauvagines et aux pelleteries domestiques, voyage qui ressemble à la longue transformation du monde sauvage en un monde démesurément sophistiqué auquel certaines femmes ne veulent plus forcément contribuer.

¹ Marcel Sexé, *Histoire d'une famille et d'une industrie pendant deux siècles, 1723-1923*, Paris, Plon, 1923, p. 23; François Boucher, *Histoire du costume en Occident de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Flammarion, 1965, p. 391.

² Jacqueline Milliet, «Le statut aléatoire de l'animal familier: les exemples du bouledogue et des animaux de laboratoire», dans Bernadette Lizet et Georges Ravis-Giordani (éds), *Des bêtes et des hommes. Le rapport à l'animal: un jeu sur la distance*, Paris, Editions du CTHS, 1995, p. 119-132; Elizabeth A. Laurence, «Neoteny in American Perceptions», dans R.J. Hoage (éd.), *Perceptions of Animals in American Culture*, Washington, D.C., Londres, Smithsonian Institute Press, 1989, p. 57-76.

Les métiers de la fourrure sont le fait d'hommes, à l'exception de quelques secteurs précis occupés par la main-d'œuvre féminine. La clientèle des fourreurs ainsi que les adhérents aux organisations de défense des animaux sont principalement des femmes. La sympathie pour les animaux correspond sans doute à un mouvement qui s'enracine dans des valeurs dites féminines parce que la lutte contre la cruauté peut être comprise comme l'extension du rôle familial de la femme dans le domaine public. Toutefois, il vaudrait mieux parler de prohibition plutôt que de division du travail, car quand «un sexe doit accomplir certaines tâches, cela signifie aussi qu'elles sont interdites à l'autre»³. La présence animale, même sous sa forme la plus sophistiquée, sert aux humains à échanger des valeurs symboliques telles que l'appropriation de la nature, la socialisation, la différenciation et la subordination des groupes et des individus, le prestige et l'ostentation, l'esthétisme, etc.

³ Claude Lévi-Strauss, «La famille», *Annales de l'Université d'Abidjan*, série F-3, fascicule 3, (1971), p. 5-29, citation p. 19 (éd. originale in *Man, Culture and Society*, Harry L. Shapiro [éd.], New York, Oxford University Press, 1956, chap. 12, p. 261-285).